Mazarin
4082

Le Zele et l'amovr des Parisiens
envers levr roy

RARE BOOK
COLLECTION

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL

Mazarin
4082

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL

00023014266

4082

LE ZELE ET L'AMOVR DES PARISIENS ENVERS LEVR ROY.

A PARIS,
Chez PIERRE DV PONT, au Mont Sainct Hilaire, ruë d'Escosse.

M. DC. XLIX.

L'VNION ESTROITE ET L'AMOVR ardant des Roys & de leurs Sujets, par l'exemple du Roy de France & des Parisiens.

ENTRE les Roys & les Sujets il y a vne relation si belle & si harmonieuse, qu'il s'en engendre dans les cœurs vne affection ardante & naturelle : & quoy qu'il semble que la grandeur des vns soit contraire à la bassesse des autres ; & que l'obeïssance soit infiniment éloignée du commandement ; il arriue toutesfois, que cét éloignement & cette contrarieté, n'empesche point que tous ensemble ne s'approchent, & ne s'attachent par les puissans liens d'vne amour extréme.

Cette verité dont nous voyons tant de rares & de beaux exemples, n'est point vne verité hazardeuse ; ces fondemens sont plantez dans le cours de la nature & de la raison. Naturellement toutes choses ayment ce qui contribuë à leur subsistance ; comme elles haïssent ce qui la ruine & les fait perir : Il n'y a point de vegetaux ny d'animaux au monde ; il n'y a point d'indiuidu, ny d'espece de chose viuante, qui ne cherisse ce qui l'entretient : Les estres mesmes insensibles, si l'on leur pouuoit considerer quelque action, ce ne seroit que ce sentiment.

Le mesme effet passe de la nature aux choses moralles, & sur le fons de cét ordre naturel ce pose & s'establit celuy de la raison. Nous aymons ceux qui nous protegent dans les biens du monde ; celuy qui soustient nos dignitez ; celuy qui conserue nos richesses ; celuy qui deffend nostre honneur, nous est pretieux. Nous cõsiderons ceux dont nous receuons des faueurs comme le Soleil est consideré de la Lune, dont elle reçoit sa lumiere ; si elle pouuoit s'exprimer, elle le nommeroit son bon maistre, ou son cher frere.

Dans la Religion mesmes, ceux qui soustiennent nostre foy, qui nourrissent nos ames de la nourriture celeste, nous sont venerables : & quelque qualité qui nous illustre, la leur nous est tousiours saincte & respectueuse ; & leur presence nous imprime tout à la fois, la crainte auec le respect.

Si donc toutes choses, autant des naturelles que des moralles, & des moralles que des Chrestiennes, se sentent doucement forcées de cherir ce qui les fait subsister ; Les Roys pourroient-ils n'aymer pas leurs fidelles Sujets, par qui seuls ils sont maintenus ? Quelque grande difference qu'il y ait entre les Peuples & les Princes, les Princes doiuent cherir les Peuples, puis que sans eux ils ne le seroient pas. Le Monarque considere les Sujets comme membres du corps dont il est la teste, & auquel par consequent il ne peut arriuer de douleur qu'elle n'aille iusques à luy : Autant qu'il en a qui luy obeyssent, sont autant d'instrumens dont il reçoit vne infinité de seruice ; ce

ſont ſes bras, ſes mains, & ſes jambes; auec eux il fait tout, & ſans eux il ne feroit rien.

Ainſi les Suiets dans vne pareille impuiſſance eſprouuent vn meſme amour. Ie dis vne pareille impuiſſance; car ils ne ſont pas plus puiſſans pour eſtre pluſieurs : Leur nombre ſans conduite n'eſt qu'vne confuſion plus grande, & vn deſordre plus dangereux. A quoy peuuent ſeruir tant de bras ſans teſte? Que deuiendront tous les membres d'vn corps, ſi ce corps eſt priué de chef? Il faut pour rendre vn tout accomply luy donner toutes ſes parties, autrement il eſt imparfait; & ſi celles qui manquent ſont neceſſaires, la ruine ſuit ſon imperfection. Or le Prince & les Suiets en l'Eſtat ſont des parties neceſſaires, ſi l'vn des deux manque l'Eſtat eſt perdu. Quand l'on abat les murs d'vne maiſon, ou les fondemens, on ruine en meſme-temps tout l'edifice. L'homme meurt ſi l'on oſte l'ame du corps, ou le corps à l'ame: & l'Eſtat ne peut ſubſiſter ſi l'on en banniſt les Suiets, ou bien le Monarque. Sans celui-cy le reſte n'eſt qu'vn chaos de trouble & de deſreiglemens eſtranges; chacun feroit à ſa phantaiſie: & comme l'homme eſt mauuais naturellement, on ne verroit dans le monde que crimes; le fort opprimeroit le foible, tous ſeroient tyrans ſi nul n'eſtoit Roy. Sans ceux-là, il n'y auroit de Roy qu'en Peinture; quelqu'vn pourroit auoir des tiltres vains, la Puiſſance n'auroit point de regne; on ne commande point quand nul n'obeyſt. Il faut donc pour ſubſiſter que les deux ſubſiſtent enſemble, & que comme ils ſe protegent mutuellement ils s'ayment de meſmes; car auſſi leur protection eſt la principale cauſe de leur amour.

Si quelqu'vn vouloit renuerſer l'ordre inuariable de cette harmonie merueilleuſe, & dire qu'il n'eſt pas touſiours neceſſaire qu'vn Roy & des Suiets ſubſiſtent enſemble, pour faire qu'vn Eſtat ſubſiſte; Qu'il y a vne infinité d'Eſtats qui ne recognoiſſent point de Monarque, & qui viuent ſous vn autre gouuernement; Ie ne m'arreſteray point à vne obiection ſi vaine, & ie n'en interromperay point mon diſcours Ie la nomme vaine, & elle eſt telle; pource qu'elle ne fait qu'éfleurer la ſuperficie des choſes, & n'entre pas iuſques au fonds. Que celuy qui s'en voudra ſeruir conſidere, quelque ſorte de gouuernement que ce puiſſe eſtre, & il verra que la Monarchie regne par tout. Soit que les Nobles ou le Peuple, conduiſent les Republiques, ou que les vnes & les autres le faſſent enſemble; ſoit qu'il y ait pluſieurs Conſuls, ou qu'il y en ait peu; quand meſme autant d'hommes qu'en peut auoir l'Eſtat le plus vaſte du monde, donneroient tous leurs voix ſur chaque matiere politique, & que tous enſemble contribuëroient à ſa conduite, ſi n'empeſcheroient-ils pas que de tant de puiſſances dépendantes, n'en reſultaſt vne ſouueraine, qui ne peut-eſtre autre choſe que la Monarchique. C'eſt elle-meſme de fait qui n'a pas tant de force à cauſe de ſon trop d'étenduë, étant diffuſe en tant de mains, elle eſt plus foible en chacune d'icelles; & l'on voit bien aſſez quand par vn vniuerſel conſentement toutes ſes mains s'vniſſent & ce déterminent à meſme choſe, que c'eſt le meſme pouuoir, qui pour exiſter differemment ne laiſſe pas d'eſtre la meſme eſſence.

679728

La Souueraineté eſt vn droict à qui tout obeyt, & à qui rien ne reſiſte; & comme dans les Republiques, il ſe doit neceſſairement trouuer quelque choſe de cette nature, la Souueraineté ne s'en ſçauroit bannir. Si ces villes qui ſe gouuernent par la voye des Sages, ou des peuples, ou des peuples & des Sages enſemble, n'auoient rien de Souuerain; leurs loix ne ſeroient pas loix, ce ſeroient plutoſt des chanſons. Ce qui donne authorité à leurs Ordonnances, c'eſt vne Souueraineté inuiſible, qui ſe fait ſentir ſans ſe faire voir. Mais touſiours c'eſt vne Souueraineté: & quoy qu'elle ne ſubſiſte pas dans le nom, c'eſt aſſez qu'elle ſubſiſte dans la choſe.

Cette Monarchie ou viſible ou occulte, quoy que l'on puiſſe dire, regne par tout. Les maiſons particulieres la reconnoiſſent auſſi bien comme les Empires: Le chef de famille repreſente le Souuerain. Ie ne diray point que les animaux irraiſonnables par vn inſtinct de la nature, ſouuent moins fautif que la raiſon; ſuiuent cét ordre & reconnoiſſent des Rois. Paſſons plus loing: montons plus haut, & diſons que toute la nature enſemble adore vn Monarque vniuerſel; ce grand Dieu tout puiſſant, au deſſus de qui rien ne ſe trouue, & ſous qui toute la terre obeït.

Apres cela, ie ne croy pas qu'on voulut dire qu'il y ait quelque choſe au monde exempt du pouuoir Souuerain. S'il s'en trouuoit quelqu'vne, elle ſeroit errante & vagabonde; faute de conduite elle ſe perdroit. C'eſt à ce point que tout le Gouuernement politique s'aboutit, comme à ſon centre; c'eſt la baſe & le fondement de tous les Eſtats.

Auſſi Dieu donne aux perſonnes qui le poſſedent des forces extraordinaires pour appuyer bien vn faix peſant. Il imprime dans l'ame des Rois de certains mouuemens de grace, qui les rendent quelque choſe de plus que les autres hommes. Quand il voulut faire Roy Saül, il l'inſpira de ſon eſprit, & luy changea les mouuemens du cœur. Il donna à Dauid vne ſainteté extreme, & à Salomon vne Sapience incomparable. Ces qualitez meſmes interieures, iettent ſur le viſage vn eſclat exterieur, qui les rend plus Maieſtueux que le commun.

Ainſi quand meſme ce ne ſeroient pas les deffenſeurs & les Peres des peuples, leurs belles qualitez les feroient cherir. Le nom meſme de Roy a quelque charme inéuitable qu'on ayme: & le ſon tout ſeul en eſt doux, iuſques au point de charmer les cœurs les plus durs. Il n'y a iamais eu que les ſeuls Romains à qui ce nom ait donné de la hayne: tous les autres peuples de la terre en ont receu de l'amour. Mais leur caprice en cela s'eſt monſtré bien extreme, de ne pouuoir ſouffrir vn nom dont ils ont bien ſouffert la puiſſance. Comme ſi les Conſuls & les Dictateurs euſſent mieux valu que des Rois; ils ont voulu nommer leurs Rois, Conſuls & Dictateurs. Car enfin qu'eſtoit tout leur gouuernement qu'vne Royauté diuiſée; qui n'en eſtoit pas moins Souueraine pour eſtre moins durable, mais qui en eſtoit ſeulement plus pernicieuſe. Ceux qui n'ont point voulu ioüir tant de feinte, ont appellé du nom de Roy leurs Conducteurs: Et ce nom a touſiours donné tant d'amour aux peuples, que les hommes qui l'ont porté en ont eſté conſiderez comme des Dieux.

Et

Et de fait, si dans la sainte parole les Iuges sont ainsi nommez; les Rois qui sont les Souuerains Iuges de la terre; establie (comme disoit de Salomon la Reyne de Saba) pour faire iugement & iustice, ne le feront-ils pas aussi. Ils sont Dieux veritablement en quelque sorte; le rapport qu'ils ont auec la Puissance diuine leur permet, peut s'en faut, cette qualité, aussi leurs personnes sont-elles sacrées, & ce n'est pas vn moindre sacrilege de les offencer que de renuerser les Autels.

Ainsi les ames bien instruites, & que la crainte du Dieu souuerain accompagne; considerant sa grandeur & sa Maiesté depeinte dans ces Souuerainetez de la terre; les respectent & les honorent, & leur conseruent inuiolables toute sorte de fidelité & d'amour. Tellement que comme nous reconnoissons ne tenir & ne receuoir rien d'ailleurs que de la main du Premier de tous les Monarques; nous donnons tout librement à ces augustes Lieutenans. S'ils ont besoin des biens que chacun de nous possede, nos coffres leur sont aussi-tost ouuerts: Et s'il faut ioindre à nos biens nos vies, & leur consacrer nostre sang & nos richesses, nous n'auons rien que nous ne leur donnions de bon cœur. Dans les perils les plus euidens nous courons la teste baisee, & quant ils le veulent & qu'ils nous commandent, la mort ne nous peut effrayer. Nous voyons mourir deuant nous pour leur seruice vne infinité de nos compagnons. Le trespas se presente à nos yeux sous mille sorte d'hideuses images: tantost vne mine esleue contre nous des montagnes de terre; cent mousquets esclattent en murmures espouuentans; nous ne sentons de toutes parts que pointes d'espees, de picques, & d'hallebardes; nous entendons de tous costez gronder le tonnerre du canon qui vomit les foudres ardans. Celuy-la en est brisé en mille pieces celuy-cy meurt de son seul vent alumé. L'vn tombe sans dire en mourant vne seule parole; l'autre iette des cris sensibles & douloureux. La terre est couuertes de morts & de mourants. L'air est plein de balles & de boullets, de flames & de fumée. Le Ciel retentit du bruit des canons & des plaintes des miserables. En voila vn qui perce la gorge à celuy là d'vn coup d'espée; cetuy-cy fend la teste à cét autre d'vn coup de sabre; ce caualier tombe percé d'vn coup de picque: Cette descharge de mousquetaires vient de renuerser par terre tout ce premier rang de gendarmes. Plus ces deux escadrons s'approchent, & plus ils diminuënt, leurs pistolets sont mortels aux vns & aux autres. Enfin de toutes parts regne le carnage & l'horreur. Dans ces combats tout est formidable, mais n'importe; c'est nostre Prince qui nous y enuoye, & nous y faut vaincre ou mourir.

Encore ne sont-ce-là que des ieux, & les moindres des maux que nous voudrions souffrir pour nostre Monarque. Les grands courages y couroient de gayeté de cœur. S'il se pouuoit trouuer quelque preuue d'amour plus signalée à luy rendre, nous sommes prests de la luy donner. Il n'est point de fatigue imaginable, qui à plusieurs personnes est plus sensibles & plus à craindre que le danger mesme des batailles; il n'est point de nuit à passer; de froid à souffrir; de chaud à supporter; de pluye & de neige à receuoir. Il n'est point de mauuais pas à franchir; de precipices, ny

d'abyſmes à s'expoſer ; que noſtre affection apprehende & ne braue pour l'amour de noſtre cher Prince. Que nous pourroit-il commander que nous ne fuſſions bien ayſes de faire ? Ce cher Roy ; que Pourroit-il deſirer de nous, à quoy nous ne nous reſolutions pas.

Noſtre fidelité eſt aſſez conneuë par noſtre ſouffrance, & les preuues de noſtre amour ſont aſſez grandes dans noſtre mal-heur. Il y a long-temps que pour l'amour de luy nous auons enduré les tyrannies de ces infideles Miniſtres : Et que ſans nous plaindre nous auons veu regner impunément, la barbarie de ces cruels bourreaux. Il y a long-temps que l'on nous tient dedans la gehenne, & qu'on a mis aux fers noſtre liberté. Le nom ſeul de noſtre Monarque, à la faueur duquel nos ennemis nous ont perſecutez, nous a fait ſouffrir nos douleurs ſans murmure. Nous auons reſpecté les mains violentes dont nous ſouffrions la rage extreme ; pource qu'elles agiſſoient en ce nom ſacré.

Qui ne ſçauoit pas les meſchancetez de Iulles Mazarin, ce Miniſtre perfide à noſtre ieune Monarque ; & ce laſche ſeducteur de ſon Illuſtre Mere ? Eſt-il quelque François aſſez aueugle, pour n'auoir pas connu les pernicieux, & les groſſiers artifices dont cette ame execrable tramoit les deſſeins de noſtre ruine ? Lerida & les mal-heurs de Monſieur le Prince en Catalogne nous l'ont trop appris. Landrecis, Dixmude & Courtray en Flandres, nous en ont trop enuoyé de nouuelles. Orbitelle, Piombine, Portolongone, & Naples en Italie, nous l'ont trop dit & trop découuert pour l'ignorer encore ; les exactions qu'il a commiſes dans tout ce Royaume : Ces extremes & ces inhumaines violences que nous auons diuerſement reſſenties, nous en ont trop inſtruit pour en auoir ſouffert le doubte. La malice de ce cruel fauory nous a donc aſſez eſté reconnuë, & toutesfois nous l'auons ſoufferte ; pource que nous nous ſommes imaginez qu'il eſtoit en quelque ſorte ou plaiſant ou vtile à noſtre Monarque.

Mais enfin nous voyons bien qu'il ne peut eſtre ny l'vn ny l'autre. Il ne luy eſt plutoſt rien que tres-funeſte ; puis qu'il medite la ruine de ſon Royaume, ny que tres-deſagreable, puis qu'il le priue de la veuë de ſon peuple. Nous ſçauons bien que noſtre Roy nous ayme, & qu'il ne peut que haïr celuy qui nous le rauit. Nous ſçauons bien que ſon cœur innocent gemit ſous la tyrannie de la malice de ce barbare. Nous ſçauons bien que ſouuent il demande Paris, & qu'il ne peut viure eſloigné de nous.

Rend nous donc noſtre Roy, cruel, & ne captiue pas plus long-temps le plus grand Prince de toute la terre. Si l'Eſpagne & ſi l'Angleterre ont eu en diuers temps deux de nos Monarques priſonniers, dont la vertu fut trahie par le caprice de la fortune : Eſt-il iuſte, & c'eſt il iamais veu qu'vn Eſpagnol tint vn Roy de France captif dans ſa propre maiſon Royalle. Penſe à ce que ta rage execute, indigne Sicilien. Fremit tyran, de la haute & de la temeraire inſolence de ton crime. Mais qui pourroit eſperer d'amollir cette ame de bronze, que les pleurs de noſtre Roy n'amolliſſe pas. Si la prudence du Parlement n'en vient about, & les armes que tient en main cette ſouueraine Iuſtice, ne triomphent de ce perfide ; en vain pouſſons-nous des

ſouſpirs ; en vain l'air retentira-t'il de nos plaintes. Il faut confondre violence par violence ; il faut eſtre cruel à cét inhumain. En cette occaſion toutes ſortes de rigueurs ſont genereuſes ; on ne ſçauroit pecher contre vn deſloyal.

Mais en attendant, qui pourra conſoler noſtre amour extreme ; ce cher Roy ne paroiſt plus icy. O douleurs ! plus viues & plus penetrantes qu'exprimables. Eſperance à nos cœurs douce & cruelle tout à la fois ! Vous nous le faites eſperer, mais helas, cét eſpoir n'a point pour nous les charmes de la iouyſſance. Que ce bien eſt petit, au prix du mal que nous ſouffrons, & que tout reiouyſſant qu'il eſt, il ſe confond ayſement dans vne ſi profonde triſteſſe. Suiets deſolez que deuiendrons-nous priuez de noſtre cher Roy ? Membres mal-heureux que ferez-vous, on vous a oſté voſtre teſte ? Helas nous voyons bien icy par tout briller l'authorité Royalle. Mais noſtre Roy ne paroiſt point ! Aſtre Royal d'où s'émane vne ſi diuine lumiere, venez auſſi briller parmy nous. Quelque grand iour qui eſclaire le monde, il n'eſt rien qu'vne belle triſteſſe quand le Soleil demeure caché. Grand Prince, percez ces noires ombres, qui dérobent à nos yeux voſtre beau viſage, ils n'auoient pas accouſtumé de le voir ſi long-temps abſent.

Encore ſi nos crimes meritoient vne ſeparation ſi douloureuſe : ſi nous auions peché contre vous ; au lieu de nous plaindre nous nous punirions. Mais helas, nous vous auons touſiours aymé d'vne ardeur extreme : Nous auons fait pour vous plus que nous ne pouuions. Nous ſommes innocens, Sire, nous ſommes innocens, quoy que l'on nous traitte en coupables ; ouy, Sire, nous le ſommes autant pour le moins comme mal-heureux.

C'eſt ainſi que tout Paris ſoûpire dans l'abſence de ſon Monarque, & qu'il ſolemniſe ces déplaiſirs par ces regrets.

Que ſi dans ce rencontre il prend les armes, ſa generoſité n'empeſche point ſa douleur. Au meſme cœur dont il bruſle pour ſa vengeance, il ſent les glaces de ſon deſeſpoir : Et ce n'eſt pas choſe fort nouuelle, que de combatre les maux qu'on reſſent : La douleur ordinairement anime le courroux à ſon aide ; & la puiſſance concupiſcible reclame naturellement l'irraſcible à ſon ſecours.

C'eſt vne couſtume toute ordinaire, & beaucoup ancienne, de chercher ce qu'on a perdu : & quand ceux qui nous l'ont pris ce deffendent de nous le rendre, on fait ces efforts pour le racquerir : oſter le Roy à ces Suiets, c'eſt leur rauir le bien le plus cher qu'ils ayent au monde ; Pourroient-ils moins faire que de courre aux armes pour le recouurer. Outre que les Pariſiens entendent les cris de leur ieune Monarque, & qu'ils ſont aſſeurez que cét éloignement luy deſplaiſt autant comme à eux. C'eſt donc pour eux qu'ils ce reſoudent à la guerre ; ces ſoûpirs les ont irritez : Ils ne peuuent voir leur Roy priſonnier dedans ſon Royaume ſans vne iuſte indignation ; ils ne peuuent ſouffrir vn Etranger aux portes de Paris, faire la loy à leur victorieux Monarque ; Ils ont aſſez long-temps pris patience ; ils ont veu bouluerſer toute la France ſans rien dire ; mais ils ne ſçauroient voir maltraiter leur Prince ſans murmurer.

Cette captiuité où ſa perſonne ſacrée eſt reduite leur fait horreur ; ce peu de reſpect qu'on luy porte leur fait honte ; la rigueur auec laquelle on traite cette illuſtre ieuneſſe leur fait pitié.

Quel Empire eſt celuy que prend ce Miniſtre orgueilleux, cét homme de baſſe naiſſance, de faire ce qu'il veut, de gouuerner comme il luy plaiſt ; le plus ſuperbe Souuerain de toute la terre.

Vos larmes ſont iuſtes Pariſiens deſolez ; cét obiet eſt bien pitoyable & tendre ; quels rochers, quels marbres ſeriez-vous, d'eſtre ſeparez de voſtre Chef ; de voir cét oing de Dieu qu'il vous a donné, ce pretieux gage de ſon amour ; cè fruit bien-heureux de vos vœux & de vos prieres : de voir ce premier Roy Chreſtien, de voir ce Fils aiſné de l'Egliſe, que toute l'Europe redoute, que toute l'Aſie reſpecte, que toute l'Affrique & les Païs les plus incognus attendent : De le voir, dis-je, au pouuoir d'vn homme auſſi vil qu'il eſt deteſtable. Pleurez, pleurez, meſlez vos regrets à vos armes ; faites-vous vn exercice continuel de plaintes & de combats : N'abandonnez iamais, ny douleur, ny courage, que vous n'ayez vangé voſtre Prince. Le deuoir de fidelles Suiets vous oblige à cette genereuſe & triſte entrepriſe. Que diroient de vous les autres Nations, ſi vous abandonniez voſtre Roy ? Quel outrage vous feriez-vous à vous-meſmes, ſi vous ne ſecouriez voſtre Chef ? Quel compte auriez-vous à rendre à Dieu, ſi vous laiſſiez indignement traiter ſon Lieutenant qu'il vous a donné ? Faites donc voſtre deuoir, trempez vos armes au ſang des ennemis de ce Royaume, qu'ils ont bien peu moüillé de vos pleurs. Vangez l'oprobre de voſtre Patrie, ſur le plus pernicieux de tous les mortels. Percez ce cœur criminel, où ce ſont eſclos tous les noirs deſſeins de ſon mal-heur. Tirez voſtre Roy de l'infamie de ſon eſclauage ; & par vne fameuſe & funeſte Cataſtrophe, apprenez à tous les Suiets de la Terre, en la perte de Mazarin ; Que le meſpris qu'on a pour les Princes, & l'irreuerence dont on les traite, ne peut manquer dans ce monde, ou dans l'autre, de ſeuere & de redoutable chaſtiment.

FIN.